



42.

360



MAGAZINE

Des héros sud-africains méconnus • Culture ... 46
La Corée, champ de bataille du streaming • Séries ... 48
En 1933, le putsch raté de Wall Street • Histoire ... 50

GRACIELA ITURBIDE LE MEXIQUE ENVOÛTANT

Elle est l'une des étoiles de la photographie mexicaine, dans un pays qui ne manque pourtant pas de talents en ce domaine. Graciela Iturbide, 79 ans, est notamment connue pour ses travaux auprès des femmes amérindiennes. À Paris, la Fondation Cartier lui consacre une rétrospective à partir du 12 février. — *Revista N* [extraits], Buenos Aires



L'œuvre de la photographe mexicaine Graciela Iturbide [née en 1942, à Mexico] n'a rien d'inactuel, alors même qu'elle couvre cinq décennies. Son travail de revalorisation des communautés amérindiennes, notamment, résonne encore aujourd'hui. Son univers visuel restitue les complexités du Mexique. Dans un pays où tant de photographes ont marqué cet art, Graciela Iturbide occupe sans aucun doute la première place.

Iturbide a reçu [en 2021] le prix de la contribution exceptionnelle à la photographie, dans le cadre des Sony World Photography Awards. Bon nombre de ses photos sont devenues de vrais symboles nationaux. "Un prix est

toujours une bonne incitation à poursuivre le travail", dit-elle dans l'entretien qu'elle nous a accordé depuis son atelier, à Mexico [en juin 2021, alors qu'elle préparait son exposition à Paris].

REVISTA N Dans ce temps suspendu par la pandémie, sur quels projets travaillez-vous ?

GRACIELA ITURBIDE En ce moment, je classe mes archives, et je continue à imprimer certaines choses. Je vais faire une exposition à la Fondation Cartier, et on m'a demandé des tirages en couleur, ce que je ne fais que sur commande. Je n'ai jamais publié de photos couleur, je ne suis pas pour. J'avais photographié la salle de bains de Frida Kahlo en couleur, et exposé les clichés une fois à la Fondation Hasselblad [à Göteborg, en Suède], mais aujourd'hui, tout est rangé. En ce moment, j'ai l'obsession des pierres, mais peut-être que, chemin faisant, je vais trouver autre chose... Je photographie toujours ce qui me surprend.

Et qu'avez-vous retrouvé dans vos archives que vous aviez oublié ?

C'est merveilleux de retrouver dans ses archives des choses qu'on avait oubliées ou dont on croyait qu'elles n'étaient pas très bonnes. Henri Cartier-Bresson [1908-2004] disait qu'il y a un instant décisif quand on prend une photo. Pour moi, il y a deux moments, celui où nous prenons la photo, évidemment, et un deuxième moment, décisif aussi, quand nous sélectionnons ce qui nous plaît, ou ce qui est en accord avec l'esprit du moment. D'un seul coup, certaines choses se détachent de vous ; ou au contraire, vous en sélectionnez que vous regretterez plus tard. J'ai des photos de mon dernier voyage au Japon que je n'avais pas imprimées. Outre mes clichés de pierres, je pense à ceux d'un petit désert près de Kobe. Des pierres, j'en photographie ces jours-ci, en noir et blanc, pour moi-même, et d'autres en couleur pour la Fondation Cartier. Mais je ne photographie plus les gens, c'est fini... Je suis passée aux paysages, aux oiseaux, aux pierres, à la glace.



Famille du média : Médias d'information
générale (hors PQN)

Périodicité : Hebdomadaire

Audience : 1138000

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : Du 10 au 16 février
2022 P.42-45
Journalistes : March Mazzei
Nombre de mots : 2515

↙ *Petit taureau*, Coyoacán, 1983.
Toutes les photos ont été prises au Mexique.
↓ *Saguaro*, Désert de Sonora, 1979.
↘ *Petit ange mexicain*, Chalma, 1983.

SOURCE

REVISTA N
Buenos Aires, Argentine
Hebdomadaire
clarin.com/revista-n
Fondé en 2003, *Revista N* est le supplément culturel hebdomadaire, publié tous les samedis, du plus grand quotidien argentin,

Clarín, et appartient au groupe multimédia du même nom, le plus important du pays. S'il s'intéresse en priorité à l'actualité culturelle argentine, il va aussi bien au-delà, notamment sur les Amériques et le monde entier. Il est une référence latino-américaine en matière culturelle.



Vous rappelez-vous quand vous avez décidé de passer aux paysages ?

Bien sûr. D'abord parce qu'il faut explorer en soi-même et dans ce qui vous entoure. J'avais beaucoup photographié dans des communautés indigènes. Or nous avons le problème du narcotrafic, qui est très grave au Mexique, et ces mêmes communautés se sont mises à me dire: "Ne viens plus, c'est dangereux." Quand je vais dans les communautés [qui vivent dans des municipalités souvent très larges et peuplées], je suis chez les gens, je participe à leurs fêtes.

Et puis, avec la pandémie, je n'ai plus photographié que mes petits-enfants, ou des sujets qui m'inspiraient tout à coup. Je ne peux pas rester longtemps sans faire de photos, cela finit par me manquer terriblement.

Mais en définitive, c'est pour m'explorer moi-même et explorer le monde dans lequel je vis que je me suis mise à photographier des oiseaux, après que j'ai eu observé des oiseaux dans un cimetière. Ce sont des

oiseaux à l'histoire effrayante, on les appelle les oiseaux de la mort. J'ai été très impressionnée, et cela fait deux recueils de photos que je publie sur les oiseaux [dont *Des oiseaux*, disponible en français aux éditions Xavier Barral]. Et je continue avec ce que je trouve : des paysages, des objets que je n'avais jamais photographiés. Très peu de personnes, mais si un sujet m'intéresse, je le photographie et je le mets dans la boîte des portraits.

L'une de vos séries les plus célèbres, *Juchitán de las mujeres* (1979-1989), a commencé par une invitation de Francisco Toledo [célèbre peintre et sculpteur mexicain d'origine zapotèque, 1940-2019]. Quel a été votre lien avec lui ?

Je ne le connaissais pas. Lui, en revanche, avait vu quelques photos de moi. Ce n'est pas seulement moi qu'il a invitée [à Juchitán de Zaragoza, une ville de culture originelle zapotèque, dans la vallée d'Oaxaca, dans le

sud-est du Mexique], mais d'autres photographes, à d'autres périodes. Toujours afin de photographier sa ville, pour que, en quelque sorte, chaque photographe propose sa vision de Juchitán. À la suite de quoi nous étions censés exposer nos photos à la maison de la culture locale, pour que les gens photographiés se voient. C'était une marque de respect que de leur restituer leurs photos.

J'ai adoré cette idée de Francisco. Et j'ai eu beaucoup de chance, parce que Juchitán avait été peu photographié. Cartier-Bresson s'y était rendu dans les années 1930, et quand je l'ai vu en France, il m'a donné quelques-unes des photos qu'il avait prises à Juchitán pour qu'elles y soient exposées. Si bien qu'aujourd'hui les habitants ont dans leur patrimoine quelques photos de Cartier-Bresson. Pour ma part, j'ai été très bien accueillie à Juchitán, où Francisco était très aimé : il a aidé à y créer des bibliothèques, ainsi qu'à Oaxaca...

PHOTOS GRACIELA ITURBIDE



Famille du média : Médias d'information
générale (hors PQN)

Périodicité : Hebdomadaire

Audience : 1138000

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : Du 10 au 16 février
2022 P.42-45
Journalistes : March Mazzei
Nombre de mots : 2515



↑ Magnolia avec un chapeau. Juchitán, 1986.
→ Geneveva. San Agustín Etla, 2007.

À Juchitán, vous avez rencontré les *muxes* [des hommes qui prennent l'apparence de femmes], qui incarnent une diversité sexuelle très antérieure à l'actuelle fluidité... Quand j'y étais, les *muxes* existaient, mais on ne leur donnait pas tant d'importance. C'est très naturel à Juchitán, les adolescents ont des relations soit avec les *muxes*, soit avec leurs tantes. Et c'est là qu'ils décident de leur manière de vivre.

J'ai commencé à les photographier dans les *cantinas* [cafés-restaurants], parce que c'est là qu'ils travaillaient, ils aidaient les femmes. Sur le marché, ils aident leurs mères, car les hommes ne peuvent pas y entrer, contrairement aux *muxes*. Les *muxes* sont acceptés comme nulle part ailleurs, et tous les ans ils ont leurs *velas*, des fêtes où l'on danse, où ils revêtent leurs costumes traditionnels, se parent de leurs bijoux, et proposent une nourriture délicieuse. Les choses ont beaucoup changé depuis 1979, l'année où j'y suis allée. L'état d'esprit en revanche est toujours le même. En 1979, les amies que je me suis faites là-bas n'aimaient pas vraiment que je les photographie. J'ai pu le faire grâce à Francisco Toledo et à ses amis. Désormais, elles ont des téléphones portables et passent leur temps à se prendre en photo.

Qu'est-ce qu'elles vous ont dit quand elles ont vu les photos d'elles ?

Elles ont adoré. Et à celles qui étaient mes amies, je leur ai apporté leur portrait et maintenant elles l'ont posé sur l'autel [de leur foyer].

Il n'était pas possible de photographier tout le monde au marché, mais il s'est produit un phénomène très impressionnant quand j'ai eu photographié la femme qui porte des iguanes sur la tête. Cette photographie est devenue



emblématique au Mexique, à tel point qu'aujourd'hui, à l'entrée du village, il y a la sculpture de Notre-Dame-des-Iguanes. Il y a des peintures murales d'elle à San Francisco, à Los Angeles... On trouve des broderies avec l'image que j'ai faite... Elle vit sa vie propre, elle voyage partout dans le monde. Moi, je n'ai rien à voir avec tout ça : c'est elle qui veut voyager... Je dis même que je ne vais plus l'exposer, car tout le monde la connaît, je l'aime beaucoup, mais elle peut voyager seule.

Le fait d'être une femme vous a aidée à obtenir une telle complicité ?

Absolument. Je n'ai jamais eu de problèmes comme photographe. Il est vrai que je ne travaille pas dans

la publicité ou dans n'importe quel domaine où je pourrais être en concurrence [avec des hommes]. J'ai toujours travaillé dans des communautés où je vis avec des femmes qui s'occupent de moi, surtout les Juchitecas. Quand je suis avec elles, je me sens en paix, parfaitement au calme, elles font une cuisine délicieuse.

Et je ne vous parle pas des hommes d'autres communautés... Les Seris (une communauté autrefois nomade qui habite dans le désert de Sonora et qui, en 1979, quand Iturbide l'a photographiée, comptait 500 personnes) vivent de la pêche, et je suis partie avec eux pêcher dans la mer de Cortés, le golfe de Californie. Je n'ai jamais eu problème avec eux, mais je ne les ai jamais non plus photographiés au téléobjectif, toujours de près pour qu'ils le sachent, et toujours avec leur autorisation. Au contraire, parce que je suis une femme, ils prennent soin de moi.

Il y a une tradition très forte de photographes mexicaines, incluant notamment Lola Álvarez Bravo [1907-1993] et Tina Modotti [née en Italie, 1896-1942]. Quels sont vos points communs avec elles ? Quels aspects

la photographie
toujours ce qui me
surprend.



Famille du média : Médias d'information générale (hors PQN)

Périodicité : Hebdomadaire

Audience : 1138000

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales

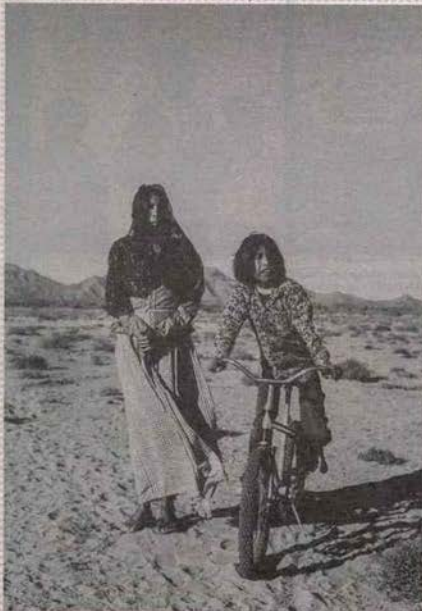


Edition : Du 10 au 16 février

2022 P.42-45

Journalistes : March Mazzei

Nombre de mots : 2515



↑ Désert de Sonora. 1979.
 ↗ Notre-Dame-des-Iguanes. Juchitán, 1979.
 ↓ Autoportrait. Désert de Sonora, 1979.



partagez-vous dans la manière de travailler ?
 Je n'ai pas travaillé avec elles, mais quand je vois leurs photos, j'ai l'impression que si. Je connais évidemment les photos de Lola Álvarez Bravo, et je l'ai connue personnellement. Je lui ai rendu visite plusieurs fois et elle a photographié Juchitán, car Toledo l'a invitée aussi.
 Quant à Tina Modotti, elle était un modèle pour moi quand j'ai débuté. Même si je ne savais pas grand-chose sur son œuvre de photographe, j'avais plusieurs livres. Edward Weston [grand photographe américain, 1886-1958] avait été son maître, et cette esthétique l'a beaucoup aidée à perfectionner son langage. Quand elle est arrivée au Mexique [en 1923, avec Weston dont elle était alors



aussi l'amante et la muse], comme elle était de gauche, elle est entrée au Parti communiste et a commencé à se servir de son appareil pour photographier les manifestations, la faucille et le marteau, mais fabriqués avec du maïs. On reconnaît l'influence de Weston, même si lui n'était pas quelqu'un de politisé. Il a toujours aidé Tina, il lui achetait des appareils photos, et ils n'ont cessé de s'écrire [même après leur séparation]. Dans les archives de Weston, conservées à Tucson [en Arizona], on trouve leur correspondance. Weston a toujours été fier de Tina, même s'il n'appartenait pas au parti.

En parlant de maîtres, quelle a été l'influence sur votre œuvre de Manuel Álvarez Bravo [le mari de Lola Álvarez Bravo, lui-même un illustre photographe, 1902-2002] ?
 Il m'a influencée dans tous les domaines, mais plus que dans la photographie, dans la vie. Nous écoutez de l'opéra le soir, il m'a raconté tant de choses sur l'époque où il était proche de ces muralistes merveilleux [Diego Rivera, José Clemente Orozco, David Siqueiros].
 C'était un homme très silencieux et sérieux, très aimable. Il ne m'a jamais dit si mes œuvres étaient bonnes ou mauvaises, jamais. Il les regardait, mais ne me disait jamais rien. Et surtout, il m'a appris à être moi-même, Graciela Iturbide. Je venais d'une famille très conservatrice et le connaître a été pour moi comme de penser : "Ah ! c'est formidable ! Des gens qui pensent différemment !" Par exemple, il m'a dit un jour : "Tu sais, Graciela, c'était très beau de divorcer." "Pourquoi, maître ?" lui ai-je demandé. "Parce qu'on repart de zéro, on recommence à chercher les pièces archéologiques, les peintures, on récupère tout ce qu'on avait perdu." Et quand j'ai divorcé, je me suis dit : "Voilà, c'est parfait, j'ai ici tout ce que ce grand maître m'avait dit."

Il avait une sagesse qu'il exprimait quotidiennement, et s'il m'a aidée à me forger mon propre langage photographique, je me suis toujours efforcée de ne pas l'imiter. J'ai cherché ma propre voie grâce à lui, grâce à la manière dont il m'a formée. Je l'ai rencontré quand j'avais environ 26 ans, et grâce à ses conseils, j'ai découvert qui je suis.

Partenariat



UNE EXPOSITION EXCEPTIONNELLE

Du 12 février au 29 mai, la Fondation Cartier pour l'art contemporain, à Paris, propose "Heliotropo 37", une vaste rétrospective de l'œuvre de Graciela Iturbide. Un événement.

"Heliotropo 37" rassemble plus de 200 images que la photographie mexicaine a prises depuis les années 1970, de ses clichés les plus emblématiques à ses travaux plus récents, où l'humain s'efface devant la nature ou des objets, ainsi qu'une série en couleur réalisée spécialement pour l'occasion. Le 17 février, à 20 heures, une rencontre est prévue avec Graciela Iturbide. Elle s'entretiendra avec l'écrivain guatémaltèque Eduardo Halfon, auteur d'une nouvelle inédite, *Le Lac*, écrite pour le catalogue de l'exposition. Plus d'infos sur fondationcartier.com. Courrier international est partenaire de cette exposition.

Notre-Dame-des-Iguanes vit sa vie et voyage seule dans le monde.

Votre œuvre est aujourd'hui dans les musées, et les collections donnent généralement un traitement artistique au registre documentaire. Pensez-vous que la distinction entre photographie artistique et photographie documentaire a encore lieu d'être aujourd'hui ?

La photographie relève de l'archivage. Voyez les albums ou les photos de famille que beaucoup de gens ont chez eux, accrochées aux murs, ou encore les photosculptures qu'on retrouve désormais sur les brocantes [une référence à une technique de reproduction photographique en relief, inventée par le Français François Willème en 1859-1860, et qui a eu un succès éphémère comme mode de portrait]...
 La photographie est très démocratique. Il s'agit toujours d'un témoignage. Un témoignage qui peut être soit politique, soit poétique, soit artistique, que sais-je encore ? Tout dépend de qui est derrière l'objectif. On m'a dit parfois que ma photographie était très politique, mais je ne le crois pas, parce que ce n'est pas mon intention. Même si j'ai photographié des manifestations et que j'ai toujours été de gauche.
 Mais ce qu'on photographie, ce sont des documents. Si les gens trouvent ce que je fais poétique ou artistique, eh bien ! libre à eux. Je suis photographe. En bien ou en mal, j'écris avec de la lumière, comme on dit.

—Propos recueillis par March Mazzei
 Publié le 4 juin 2021

PHOTOS GRACIELA ITURBIDE

